Dominique Godineau, *S'abréger les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*

Guillaume Mazeau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/847>

DOI : 10.4000/quaderni.847

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2014

Pagination : 117-119

Référence électronique

Guillaume Mazeau, « Dominique Godineau, *S'abréger les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle* », *Quaderni* [En ligne], 85 | Automne 2014, mis en ligne le 05 octobre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.847>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Dominique Godineau, *S'abrégé les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*

Guillaume Mazeau

RÉFÉRENCE

Dominique Godineau, *S'abrégé les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*
Armand Colin, Paris, 2012

- Autant que celui du bonheur, le Siècle des Lumières fut celui du suicide, obsédant les philosophes, réformateurs et moralistes. Si le mot et le verbe n'apparaissent respectivement dans les dictionnaires que dans les années 1730 et 1780-90, la chose est décrite et qualifiée par de nombreuses expressions dont la diversité traduit la gêne et la désapprobation majoritairement exprimées devant ceux qui se donnent la mort.
- 1
- 2 Évacuant rapidement l'ombre de Durkheim, qui avait fait du suicide un cas d'étude des *Règles de la méthode sociologique* (1897), Dominique Godineau revendique une approche plus qualitative : abordé à travers une définition très large, qui comprend désirs, tentatives et réussites, le suicide est ici étudié, dans la tradition de la *microstoria* italienne, comme reflet extérieur de la société du XVIII^e siècle. Abordé comme pratique et représentation, il devient le prétexte à écrire une histoire des émotions en France, de la Régence à la Restauration, saisies dans les archives policières et judiciaires, mais aussi dans plusieurs sources imprimées, dont le journal de Simon-Prosper Hardy, un des plus utilisés par les historiens du XVIII^e siècle. Mais les enjeux de ce livre vont bien au-delà : en se demandant si les changements d'appréciation envers la mort volontaire ne résultent pas des tensions croissantes entre les discours dominants d'une élite éclairée et urbaine, valorisant le bonheur individuel et la douceur d'un «

beau XVIII^e siècle

», et, d'autre part, les dures réalités vécues par des populations fragiles, Dominique Godineau pose la très vaste question des causes et des effets individuels des tensions sociales du XVIII^e

e

siècle, analysés par de nombreux travaux dont ceux d'Arlette Farge et Jean Nicolas, et expliquées à Paris par David Garrioch par l'écart croissant entre une « culture métropolitaine » et une culture « plébéienne » (*La fabrique du Paris révolutionnaire*, 2002).

3 Cinq chapitres rythment l'ouvrage

: après avoir analysé le traitement judiciaire de la mort volontaire (« Le cadavre devant ses juges

»), l'auteur propose un rapide portrait de groupe des suicidés (« Vue(s) d'ensemble »), évoque sinon les causes, du moins les raisons qui ont conduit au passage à l'acte (« Les chemins du désespoir »), analyse le suicide comme un précipité des évolutions sociales (« Individus et société ») avant de décrypter les liens entre le suicide et l'événement («

Suicide et événement

»). Riche, rigoureux et clairement écrit, enrichi d'approches sociales et culturelles qui nourrissent le travail de l'auteur depuis longtemps (on pense à ses

Citoyennes Tricoteuses

publié en 2004), l'ouvrage ouvre de nombreuses pistes de recherche.

4 Que retirer de cette vaste étude

? Que malgré une législation extrêmement dure, le suicide est globalement de plus en plus toléré par les autorités policières et judiciaires, concentrant néanmoins la répression sur les populations les plus fragiles, le traitement du suicide révélant ainsi l'arbitraire social de la justice de la société d'ordres. Dominique Godineau montre aussi combien la mort volontaire révèle la sécularisation sociale, le suicidé étant de moins en moins vu comme un pécheur ou un criminel, mais plutôt comme un malade ou un malheureux. C'est un fait

: sans qu'il soit réellement possible de déterminer s'il augmente comme pratique, le suicide se banalise au cours du XVIII^e

e

siècle, son existence se légitime aux yeux des élites politiques, religieuses et sociales jusqu'à sa dépénalisation en 1791. Que cette légitimation soit contemporaine de celle du peuple, comme l'a montré Déborah Cohen (

La nature du peuple

, 2010), dit évidemment beaucoup sur l'émergence d'une pensée sociale dans la seconde moitié du XVIII^e

e

siècle. Étudiant les espaces du suicide, Dominique Godineau montre combien la pratique de la mort volontaire est un révélateur des appartenances de classe ou de genre

: les femmes se tuent plus rarement que les hommes dans les lieux de sociabilité ou dans la rue, préférant les lieux privés ou semi-publics et la corde est globalement plus prisée des classes populaires, même si dans l'ensemble, l'auteur convient avec justesse qu'il est difficile d'en tirer de réelles conclusions. La géographie du suicide est aussi politique comme en atteste le geste de ce royaliste, qui choisit de « mourir pour le roi » à l'endroit où Louis XVI avait été guillotiné quelques mois plus tôt (p. 100). Critiquant les idées reçues sur l'invariabilité historique des causes du suicide ou sur les différences entre un suicide métaphysique des élites et un suicide social des classes populaires, l'auteur donne néanmoins un peu le sentiment de botter en touche sur la question des causes et des raisons, même si elle insiste sur la baisse des déterminants religieux, sur l'essor de l'individualisme et de l'essor d'un nouvel horizon collectif : le bonheur, qui, lorsqu'il n'est pas atteint provoque de nouveaux sentiments d'échecs sociaux... ou politiques. La fin de l'ouvrage, en partie consacrée à la question des liens entre suicide et révolution, montre combien la mort volontaire change alors de statut

: parfois promue et choisie comme un acte de liberté, comme un moyen de protestation, elle est aussi le reflet du sentiment d'impuissance et d'échec de ceux qui avaient investi leur enthousiasme dans la révolution ou la contre-révolution et qui ne peuvent se résoudre à s'y sentir comme des étrangers. Parce qu'elles reposent sur une analyse serrée, les belles pages sur la crise de l'an III, lorsque la volonté de réprimer les anciens Montagnards s'accompagne d'un retour à l'ordre moral dans un contexte de forte crise économique, sont probablement celles qui retiendront le plus l'attention : le suicide collectif des fameux « Martyrs de Prairial », dont Françoise Brunel avait à la fois montré le caractère banal et exceptionnel, montre à quel point la Révolution fut aussi ce moment de profonde mélancolie politique.

AUTEUR

GUILLAUME MAZEAU

IHMC/IHRF

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne